

Modèles bulgares de la génération dans la littérature

PLAMEN DOÏNOV

Les nouvelles générations ou les controverses qui les accompagnent apparaissent surtout en périodes de crises et de changements, de révolutions, de guerres et de bouleversements historiques, quand tout se passe comme si l'époque elle-même exigeait et appelait de nouveaux protagonistes regroupés en un sujet collectif. Cependant, il peut aussi s'agir d'une illusion, d'une sorte de bulle concernant « l'esprit du temps ». Car, souvent, la volonté de génération supplante la présence même d'une génération. Les auto-mythologisations et les auto-représentations prestigieuses de communautés générationnelles dominant l'espace public occultent généralement les images réelles et historiques, rendant ainsi impossible de donner un sens analytique à la problématique générationnelle. Aussi, lorsqu'on explore la question de la génération, la réalité supposée incontestée de la génération doit nécessairement être considérée comme construite, créée discursivement, fonctionnant sur le mode d'une convention scientifique de travail. Le caractère instrumental et idéologique de la génération est mis entre parenthèses par son incarnation historique.

Commençons par proposer quelques remarques préliminaires sur le tableau général des utilisations de la génération dans la littérature bulgare.

Le terme de « génération », en Bulgarie, est, par inertie, davantage prisé par la critique dite « opérationnelle » que par l'histoire

littéraire. Elle est plus souvent utilisée comme un outil dans la lutte concurrentielle qui fait rage dans le champ littéraire actuel que dans son rôle de modèle culturel et historique permettant d'élucider des tendances de développement et des séries de présences dans la littérature bulgare.

Les premiers textes très véhéments écrits sur cette problématique par Pentcho Slaveïkov¹, le Dr Krastiou Krastev² et d'autres encore, portent déjà la marque d'affrontements littéraires vifs qui ont acquis un format générationnel spécifique. Des années après eux, Mihaïl Arnaoudov propose, du haut de la distance historique, un schéma générationnel plus serein du canon littéraire bulgare³.

Mais la pulsion à des oppositions intergénérationnelles polémiques dans la société et la culture bulgares demeure assez puissante pour qu'on en arrive, après le 9 septembre 1944, à une terreur générationnelle spécifique : l'effacement de presque toute la « troisième génération » d'hommes politiques et d'intellectuels⁴. Le fait qu'à ses débuts la République populaire déblaye le terrain provoque l'accumulation de plusieurs générations littéraires d'âge et de culture différents, ce qui, en pratique, entrave la rhétorique générationnelle. Le jeune État totalitaire et sa littérature n'ont besoin ni de clarifications, ni de divisions, ni de tensions générationnelles. Le régime communiste stimule l'« unité » totale de tout le peuple et de toute la masse des écrivains. Les jeunes forces de la poésie et de la prose se définissent plutôt par la notion vague et élastique de « changement », directement tirée de la vie quotidienne de la classe ouvrière et de la campagne.

Peu à peu, cependant, vers le milieu des années 1950, le thème de la nouvelle génération commence à émerger, sous l'impulsion politique des tendances timides et incertaines à la déstalinisation en Europe de l'Est. Le processus de clarification des frontières générationnelles dans la lyrique bulgare devient un thème central. On postule rétrospectivement des communautés générationnelles telles

1. Pentcho Slaveïkov, *Българската поезия* [La poésie bulgare], in *Id., Събрани съчинения*, vol. VI, Sofia, Ал. Паскалев, 1922.

2. Krastiou Krastev, *Млади и стари* [Jeunes et vieux], Toutrakan, 1907.

3. Mihaïl Arnaoudov, « Канонът на българската литература » [Le canon de la littérature bulgare], *Пролом*, vol. 16-17, 1922, p. 493–501.

4. Voir Stefan Popov, « Третото поколение » [La troisième génération], in *Id., Българската идея* [L'idée bulgare], Sofia, Летописи, 1994. Voir aussi l'article d'Alexander Vezekov sur la « troisième génération » dans ce volume.

que les « poètes des années 1940 », les « poètes brigadiers » ou simplement « une génération », qui n'est pas clairement définie, etc⁵. Le « dégel » des années 1960 est manifestement une époque de formatage générationnel actif. C'est ainsi qu'essaient des poètes qui seront plus tard connus sous le nom de « génération d'avril ». Avec l'aide de Todor Jivkov, qui s'est installé unilatéralement au pouvoir au début des années 1960, mais aussi au prix de nombreux efforts – affrontements avec les représentants d'autres générations, batailles intergénérationnelles, coups en douce, compromis, trahisons et textes lyriques hétérogènes – cette génération gagne temporairement et ce sont ses représentants qui dirigent, dans les années 1970 et 1980, la plupart des institutions littéraires influentes de la République populaire de Bulgarie.

Jusqu'en 1989, « génération d'avril » était un terme prestigieux qui paraissait dans des articles, des études et des livres de la critique officielle. Des anthologies et des recueils tels que *Поети на Април* [Poètes d'avril] (1976), *Птици пеят* [Des oiseaux chantent] (1986), les quatre livres *Априлски сърца* [Cœurs d'avril] (1981, 1984, 1986, 1988) et autres éditions spéciales participent à la construction du mythe de la génération d'avril dans le contexte d'une *Aprilade* et du concept de « littérature d'avril » ou « post-avril » imposé par la critique réaliste-socialiste.

Tant que les « avriliens » [априлци] sont au pouvoir, des batailles littéraires et politiques sont menées, en sous-terrain ou avec modération, pour introduire de nouvelles générations dans les années 1970 et 1980. Presque sans succès. Les protagonistes de la « génération d'avril », investis de pouvoir, et leurs protecteurs ne tolèrent pas l'établissement d'une nouvelle génération poétique en République populaire de Bulgarie.

Le changement brutal de 1989-1990 ne fait pas que gommer le prestige des « avriliens », il réduit également l'intérêt pour toute forme de formatage générationnel en littérature. Ce n'est qu'au milieu des années 1990 que l'on commence à construire l'image d'une génération des années 1990, qui est, pour l'instant, la dernière génération de la littérature bulgare.

5. Sur les « poètes des années 1940 », voir Maxim Naïmovitch, *Едно поколение* [Une génération], Sofia, Български писател, 1981 ; sur les poètes d'avant avril voir le recueil : Elissaveta Bagriana, Efrem Karanfilov, Pavel Matev, Gueorgui Djagarov & Kliment Tsatchev (éd.), *Едно поколение. Избрани стихове* [Une génération. Choix de poèmes], Sofia, Народна младеж, 1959.

Noms et modèles

Qui nomme une génération littéraire et comment ? Quand la volonté de définir une nouvelle génération en littérature apparaît-elle ?

C'est précisément la dénomination de la génération qui est cruciale pour comprendre ses utilisations. Suivant que l'on parlera de « génération d'avril » ou de « génération du Plenum d'avril », de « génération des années 1940 » ou simplement de « poètes des années 1940 », de « poètes de septembre » ou de « littérature de septembre » pour l'année 1923, cela a de sérieuses implications littéraires et historiques. Ou encore pourquoi parle-t-on justement d'une « génération des années 1990 » ? Quel genre de marqueurs ces années sont-elles ?

On peut distinguer plusieurs façons de nommer les générations en littérature :

- par un événement pertinent, un processus social durable ou une tendance politico-culturelle déterminée (le Plénum d'avril de 1956, le soulèvement de septembre 1923, le mouvement des brigadiers), la « génération de gauche » dont parle Ivan Mechekov, la génération Internet, etc.) ;

- par la décennie dans laquelle la génération se reconnaît et se constitue (« poètes des années 40 », « génération des années 60 », « génération des années 90 », etc.) ;

- par l'année d'une forte percée historique et sociale qui ouvre la voie et concentre l'attention du public sur la génération (« génération de 1898 » en Espagne, « génération de 1968 » en Amérique, en Europe occidentale et en Tchécoslovaquie, « génération de 1956 » en Hongrie, etc.) ;

- par un numéro au sein d'une série qui situe la génération dans toute une chaîne générationnelle biologique et culturelle (« la troisième génération », selon la célèbre formule des années 1930 en Bulgarie).

La manière dont on nomme façonne les emblèmes par lesquels on peut circonscrire les efforts faits pour attirer des ressources symboliques qui donnent un sens à la présence et au prestige des générations.

En même temps, du fait des habitudes d'emploi, une génération peut être nommée par des caractéristiques quotidiennes : proximité d'âge des auteurs (par exemple, la « génération de ceux qui ont 20 ans »). Il s'agit généralement d'une période de dix ans au cours de laquelle des noms isolés sont définis par la critique dite

opérationnelle qui construit à la volée, de manière brève et informelle, une communauté d'auteurs.

Si nous quittons pour un moment la zone plus restreinte de la littérature, nous pouvons faire une brève exploration théorique qui permettra d'enrichir la compréhension du problème de la génération par des concepts philosophiques, culturels, historiques et sociologiques. Qu'est-ce qui distingue une génération d'une autre ? Sur la base de quels processus une génération acquiert-elle ses caractéristiques ? À quels signes reconnaît-on la génération en question ?

Heidegger met l'accent sur le destin qui conditionne chaque existence individuelle à appartenir à sa génération avec une prédétermination fatidique, ce faisant, elle « crée ainsi son propre événement de présence⁶ ». L'approche phénoménologique relie événement et présence dans l'horizon commun de l'histoire et du destin partagés collectivement. L'individu s'inscrit dans un « parcours historique fatidique » qui offre certaines possibilités de réalisation dans et par la génération.

Dans son étude intitulée *Le problème des générations*, Karl Mannheim expose en détail différentes conceptions de la génération, qu'elles soient positivistes, historico-romantiques, phénoménologiques ou autres, et il actualise la notion d'« entéléchie » de Pinder, comprise comme « l'expression par la communauté de sa "prédestination intérieure" en tant que manière propre de percevoir le monde et le monde qui l'entoure⁷ ». Mannheim procède à une structuration sociologique analytique détaillée du concept de génération et introduit les caractéristiques suivantes : « l'unité de génération naît avant tout de l'égalité de position des individus au sein d'un ensemble social » ; la génération est « un type particulier de position sociale » ; « le groupe des contemporains devient un tout grâce au vécu commun », ce que l'on appelle « premières impressions » ou « expérience enfantine » s'avérant être crucial ; dix-sept ans (parfois plus tôt ou plus tard) est l'âge auquel « les problèmes de la vie commencent à être perçus "au présent" » car « on commence à être confronté à des principes et des connaissances qui ont perdu leur caractère inconditionnel au cours des changements sociaux » ; « on ne peut parler de *génération en tant que réalité*

6. Cité d'après Martin Heidegger, *Бытие и время* [L'être et le temps], M., 1997, p. 384-385.

7. Cité d'après Karl Mannheim, « Проблема поколений » [*Le problème des générations*], *Новое литературное обозрение*, 30, 1998, p. 13.

que dans le cas où les représentants d'une certaine génération sont reliés entre eux par le fait qu'ils expérimentent tous sur eux-mêmes l'impact des symptômes sociaux et intellectuels du processus de déstabilisation dynamique » ; lorsque « des principes créatifs et des impulsions collectives nouveaux, originaux et correspondant à la situation particulière dans laquelle se trouve une communauté donnée » sont élaborés dans la génération, alors on peut parler de « réalisation du potentiel interne d'une situation sociale donnée » et reconnaître « l'émergence d'un nouveau style générationnel », d'une « nouvelle entéléchie de la génération⁸ ».

Pierre Nora voit dans la génération l'un des « lieux de mémoire », mais aussi un point de fin et de début, de rupture et de continuité :

Génération-Régénération : les deux thèmes sont étroitement associés, dans toutes leurs connotations biologiques, psychologiques, morales, religieuses et messianiques. [...] Crépuscule de la légitimité, aube de la génération. Le passé n'est plus la loi : c'est l'essence même du phénomène⁹.

Pierre Nora va même plus loin et lance l'idée productive selon laquelle la Révolution (il se réfère, bien sûr, à la Révolution française de 1789) « a ouvert, permis, accéléré, inauguré l'univers du changement et le monde égalitaire à partir duquel a pu naître une “conscience de génération”¹⁰ ». Il existe un lien direct entre la démocratie égalitaire et la naissance de l'idée moderne de génération. On peut trouver la confirmation de ce point de vue non seulement dans l'histoire de la France et des États-Unis, mais aussi dans celle de la Bulgarie.

Les utilisations idéologiques de la division entre générations – dans sa version bulgare, elle est formulée entre « jeunes » et « vieux » – se sont développées dans les années de la fin du Réveil national (*Възраждане*, « renaissance », XIX^e siècle). Les tensions entre l'émigration révolutionnaire bulgare, la formation de camps entre « jeunes » et « vieux », les textes de Botev et de Karavelov qui

8. *Ibid.*, p. 18-33.

9. Cité d'après Pierre Nora, « Поколение как место памяти » [La génération comme lieu de mémoire], *Новое литературное обозрение*, 30, 1998, p. 50. Dans l'original : Pierre Nora, « La génération », in *Id.* (éd.), *Les lieux de mémoire*, vol. 2, Paris, Gallimard, p. 2978.

10. *Ibid.*, p. 2979.

fustigent la position des « vieux¹¹ » : ce sont autant de signes à la fois de cristallisation progressive d'une nouvelle culture de la rébellion et de son intégration dans l'idée d'une démocratie égalitaire jouissant d'une popularité naturelle auprès des jeunes émigrés rebelles (*хъшовете*). Les « jeunes » ne se contentent pas de rejeter les opinions et le comportement des « vieux », ils s'insurgent aussi contre toute la hiérarchie sociale et celle des valeurs, rêvent d'égalité entre les représentants de la société, ce qui est une projection de l'égalité et de l'unité horizontale de leur génération. Déjà au XIX^e siècle, la génération s'affirme comme une structure sociale anti-hiérarchique qui horizontalise les processus ayant lieu dans la société et la littérature ; elle noie et aplanit les différences entre ses représentants et met l'accent sur la revendication d'égalité de position et de valeur pour chacun et pour tout.

Pratiques de construction de la génération

Cet antagonisme entre les générations et la désignation du conflit générationnel comme un affrontement entre « jeunes » et « vieux » à l'époque du Réveil national deviennent un modèle persistant qui, au siècle suivant, reproduit périodiquement des processus et des rhétoriques dans la politique et la littérature bulgares. L'idéologie et la terminologie de l'émergence d'une nouvelle génération en Bulgarie sont réactivées chaque fois que se manifeste un sentiment largement partagé de déstabilisation et que s'affirme une nouvelle entéléchie générationnelle, pour reprendre les termes de Mannheim. Définir une crise entraîne généralement la reconnaissance de nouvelles présences générationnelles. La littérature bulgare connaît plusieurs situations relativement identifiables de rhétorique générationnelle exacerbée :

1. Les premières années du XX^e siècle, lorsque les conceptions post-Réveil national de l'homme et de l'art entrent dans un régime de réévaluation critique et que de nouvelles idéologies esthétiques, un nouveau langage artistique sont proposés, revendiqués avec le plus d'insistance dans l'article de Pentcho Slaveïkov intitulé « La poésie bulgare », et dans le livre du Dr Krastev, *Jeunes et vieux* (1907).

11. Le rapport négatif des « jeunes » du Comité central révolutionnaire bulgare (БРЦК) à l'égard des « vieux » de la Compagnie vertueuse (*Добродетелната дружина*) est un lieu commun dans les articles publicistes de Botev et de Karavelov.

2. Les années 1920, lorsque le débat public sur la crise accapare presque une décennie entière et devient le terrain qui favorise l'émergence de nouvelles idéologies de la jeunesse et de jeunes cercles littéraires disposant de leurs propres publications et plateformes esthétiques.

3. Le milieu des années 1940, lorsque le changement de forme de gouvernance de l'État s'accompagne à la fois d'une transformation idéologique (imposition de la doctrine marxiste-léniniste et du réalisme socialiste) et d'un remplacement physique (liquidation, condamnation, répressions, etc.) des « anciennes » générations par une autre, qui correspond à la classe prolétarienne victorieuse. La nouvelle génération acquiert un statut de classe.

4. La fin des années 1950 et le début des années 1960, lorsque la crise intermédiaire de l'héritage politique du communisme totalitaire, coïncidant avec le changement de dirigeant du parti communiste bulgare, libère la voie à l'émergence de nouveaux poètes qui deviennent l'équivalent littéraire du « nouveau départ » en politique dans le cadre du système socialiste de la République populaire de Bulgarie.

En dehors des pratiques de critique opérationnelle, au sein des études littéraires de l'époque du Troisième Royaume bulgare (1878-1946) on trouve des tentatives individuelles d'utiliser la notion de génération comme fondement pour construire tout un système de périodisation. Nous ne citerons ici que deux exemples. Le premier est la construction de la célèbre opposition formulée par Pentcho Slaveïkov¹² entre « jeunes » et « vieux » dans « La poésie bulgare », où il indique deux indices clairs permettant de reconnaître la nouvelle génération littéraire :

Chaque génération, surtout à notre époque de vie intense et rapide, est porteuse d'un nouveau monde, qui lui est propre, de sentiments, de pensées et d'humeurs qui tendent vers une expression pour laquelle les anciens moyens non seulement sont insuffisants, mais pervertissent l'image du nouveau¹³.

Une nouvelle vision du monde et une nouvelle langue : ce sont là les éléments constitutifs de chaque nouvelle génération. Ces caractéristiques restent valables à chaque changement de génération dans la littérature bulgare du XX^e siècle. En reliant le sentiment de « vie intensive et rapide » et le problème de la nouvelle génération,

12. Voir l'article de Marie Vrinat-Nikolov dans ce volume.

13. Pentcho Slaveïkov, *Българската поезия*, art. cit., p. 47.

Slaveïkov exprime indirectement une autre spécificité essentielle : l'émergence de l'idée de nouvelle génération accélère le temps historique. Toute réaffirmation du thème générationnel signifie une dynamique accrue des processus sociaux et culturels.

Le deuxième exemple se trouve dans un article de Mikhaïl Arnaoudov datant de 1922, intitulé « Le canon de la littérature bulgare¹⁴ », dans lequel l'histoire littéraire est formatée en trois générations : la première (ceux qui sont nés aux environs de 1820) est celle de Gueorgui Rakovski, Petko Slaveïkov, Dobri Tchintoulov, Naïden Guerov, Gavril Krastevitch et autres ; la seconde (ceux qui sont nés entre 1848 et 1856) est celle de Khristo Botev et d'Ivan Vazov, mais aussi de Konstantin Velichkov et de Stoïan Mikhaïlovski, dont « l'idéal est la révolution » ; la troisième (ceux qui sont nés entre 1876 et 1884) est celle de Kiril Khristov et de Peyou Yavorov, précédés par Pentcho Slaveïkov et Aleko Konstantinov, qui professent un « individualisme extrême » et une « création libre¹⁵ ». Arnaoudov applique son modèle générationnel à l'idée d'un canon littéraire, ce faisant il élitise et réduit la génération concernée en la limitant à quelques noms emblématiques. Dans son article, cependant, il donne plusieurs définitions de la notion de génération : comme « ensemble de tous les contemporains nés dans les mêmes conditions socio-politiques et économiques, partageant les mêmes tendances de vie spirituelle et les mêmes tâches liées au moment historique » ; comme « grandeur organique qui se caractérise par certains idéaux et états d'âme communs, certaines orientations communes des esprits ». Aussi, « la littérature apparaît comme une expression de cet ensemble de facteurs conscients et inconscients, elle dépend des principaux moteurs du développement spirituel et social¹⁶ ». À partir de là, la génération littéraire, selon la logique d'Arnaoudov, donne une langue à la communauté générationnelle plus large, unie par l'âge et accomplissant une certaine mission culturelle et/ou historique.

On trouve d'autres approches pour délimiter la figure de la génération dans la littérature bulgare :

1. La communauté générationnelle possède une expérience sociale similaire, une mémoire culturelle relativement unifiée et elle démultiplie un récit relativement homogène d'elle-même. Le fait de

14. Voir l'article de Biliانا Kourtasheva dans ce volume.

15. Mikhaïl Arnaoudov, *Канонът на българската литература* [Le canon de la littérature bulgare], *Пролом*, vol. 16-17, 1922, p. 493-501.

16. *Ibid.*, p. 495-496.

lire les mêmes livres, de regarder les mêmes films, d'écouter la même musique, de participer à une vie scolaire et estudiantine de proximité, de fréquenter des lieux sociaux communs, de s'associer à certains rituels sociaux, de se forger une conscience langagière homogène, tout cela consolide l'identité générationnelle d'individus par ailleurs libres. Ce processus de convergence existentielle, cependant, ne se contente pas de constituer une communauté, il pré-détermine également le discours tenu à son propos. La communauté commence à produire des récits sur elle-même et c'est précisément dans ces récits qu'elle récapitule son unité culturelle. Si elle résiste aux rivalités et aux conflits interpersonnels apparus au fil du temps, le jour vient où, même après sa dispersion, la communauté commence à se rassembler pour les jubilés, à se fêter.

2. La communauté générationnelle prend conscience d'elle-même en tant qu'entité collective remarquable dont les actions socioculturelles sont caractérisées par une activité intense et des résultats importants (pour la communauté) obtenus pendant, après et à travers un événement sociopolitique donné. Habituellement, les représentants de la génération littéraire ne participent pas à l'événement qui les constitue. Les représentants de la « génération d'avril » ne participent pas au Plénum d'avril, de même que les auteurs de la « génération de septembre » et de la « littérature de septembre » ne s'impliquent pas directement dans le soulèvement de 1923, mais, en fin de compte, ils sont reconnus comme formant une génération précisément parce qu'ils se situent autour de ces événements et que leurs premiers textes sont lus à travers l'optique politique de ce qui se passe alors.

Dans la définition de la génération poétique élaborée par Mikhaïl Nedeltchev en 1974, l'accent est mis sur le Grand Événement et le fait qu'il coïncide avec l'âge auquel les auteurs font leurs débuts :

Une génération poétique est composée de poètes qui ont lié la phase initiale de leur développement en tant que créateurs à un bouleversement social majeur qui devient le thème principal de leur œuvre ; après cette étape initiale, chaque poète s'engage sur ses propres voies créatrices, mais lorsque la communauté littéraire a été réellement vivante et donne l'impulsion puissante à ce développement déjà individuel, la charge sociale du thème commun sert de « batterie » à l'audace personnelle¹⁷.

17. Mikhaïl Nedeltchev, « Поетическите поколения и най-младата ни лирика » [Les générations poétiques et notre lyrique la plus jeune], in *Id.*, *Критически страници*, Sofia, Български писател, 1978, p. 188–189.

Poser le problème de la coïncidence de la phase initiale de réalisation d'une génération avec une avancée historique pose la question du succès ou de l'échec de la génération en question. Le groupe d'auteurs a-t-il saisi le bon moment pour apparaître ? C'est la question cruciale dont les réponses déterminent la manière d'envisager l'accomplissement (ou non) des efforts de chaque génération. La simultanéité entre les débuts d'un groupe d'auteurs et la réalisation d'un changement socio-politique permet de parler de la chance particulière, voire de la grande chance de cette génération. La critique fait traditionnellement alterner générations « réussies » et « ratées » : celles qui ont la chance historique de réussir et les autres qui n'ont tout simplement pas de chance avec leurs dates de naissance et l'âge de leurs débuts. Elles changent périodiquement : après la génération de l'explosion historique soudaine associée à un essor de la création vient la génération (ou les générations) de la modeste émergence à qui l'histoire est par essence refusée. Les générations qui réussissent se définissent (elles-mêmes) de manière positive et les générations qui échouent (si tant est qu'elles se définissent comme des communautés générationnelles) de manière négative¹⁸. Elles se perçoivent souvent elles-mêmes comme un groupe d'auteurs ignorés par l'histoire, directement lésés par la génération précédente qui a réussi, ou, parfois, comme les victimes d'une conspiration sociale. Ainsi, après la « génération du 9 septembre [1944] », qui, victorieuse, a paradoxalement englobé en son sein les « poètes partisans » et les « poètes des années 1940 », vient le groupe obscur de la « poésie de brigadiers » qui ne s'est pas développé. À la fin des années 1950, la « génération d'avril », qui a con-

18. Nous ne pouvons être que partiellement d'accord avec Boïko Pentchev, pour qui la génération se définit uniquement ou principalement de manière négative. Voir Boïko Pentchev, « Поколенията – инструмент или общност » [La génération : instrument ou communauté], *Литературен вестник*, 5, 7-13 février 2001. Ainsi, la construction et le lancement de la génération d'avril sont un bon exemple de la définition positive d'une communauté générationnelle poétique. Dotcho Lekov propose une vision plus équilibrée : « Le chemin de toute génération spirituelle commence par le rejet [...]. Le véritable rejet est synonyme d'opposition argumentée : de points de vue, de modèles, de positions. Dans le cas contraire, rien de nouveau n'est créé et la génération n'est réalisée que biologiquement, mais pas spirituellement » (Dotcho Lekov, « Поколенията в литературата – отрицание и приемственост » [Les générations en littérature : rejet et continuité], in *Българска литературна класика*, 1, Plovdiv, Хермес, 1996, p. 5).

nu le plus de succès (en termes de reconnaissance politique et sociale), se consolide, suivie par des écrivains regroupés, dans la plupart des cas de manière condescendante, tantôt comme « génération intermédiaire », tantôt comme « deuxième vague d'avril », tantôt comme « lyrique silencieuse ». Miglena Nikoltchina reconnaît aussi, rétrospectivement, une « génération reléguée » injustement ignorée, qui a fait ses débuts dans les années 1980¹⁹. La rupture historique de 1989 permet de parler d'une nouvelle génération qui a connu le succès : celle des années 1990.

3. La notion de « génération » permet de surmonter la « difficile visibilité » des écritures et des tendances, de réduire une série de noms en une ou quelques phrases énumérant des auteurs aux poétiques et aux styles différents. Mais dans quelle mesure cette « difficile visibilité » devient-elle ainsi une « visibilité aisée » ?

Le caractère réducteur du terme « génération » a au moins deux facettes : l'une est simplificatrice et très restrictive, nuisant aux singularités, l'autre est généralisatrice, permettant à des écritures, des auteurs et des tendances par ailleurs riches et complexes de devenir transmissibles et assimilables dans l'espace social et médiatique grâce à un ensemble textuel structuré et visible. Comme je l'ai déjà noté :

Penser en termes de « génération littéraire », de « vague », etc., aboutit ouvertement à priver de son sens le méta-récit sur les individus et leurs écritures individuelles et, en fin de compte, à assigner des masques idéologiques identiques aux différents rôles langagiers et existentiels. Mais aussi à classer l'auteur dès ses débuts, à sélectionner les nouveaux noms à l'âge prédéterminé de leur réalisation et à les placer ainsi dans la perspective progressiste d'un développement littéraire imaginaire. C'est pourquoi les « générations » ne se contentent pas d'ordonner et de discipliner l'histoire littéraire, mais elles l'expliquent sans nuances, la rendent évidente et paresseuse, comme série de processus et d'événements sociaux auxquels participe le groupe d'âge et qu'il reflète²⁰.

Dans des textes bilans, dans des déclarations faites dans les médias électroniques, dans des exposés publiés dans la presse et

19. Miglena Nikoltchina, « Забутаното поколение. Теснините на 80-те години » [La génération oubliée. Les goulets d'étranglement des années 1980], *Литературен вестник*, 41, 1994.

20. Plamen Doïnov, « Из Фрагменти към употребата на тихата лирика » [Fragments pour l'utilisation de la lyrique silencieuse], *Литературен вестник*, 20, 22 mai-4 juin 1996.

dans divers forums publics, l'énumération est une technique critique privilégiée. Les séries de dix à quinze noms ou plus, qui se terminent souvent par « et autres », sont des schémas syntaxiques ramassés qui font de la génération un objet de discours commode et peu compliqué. La génération se distingue ainsi comme un terme répressif. Elle compresse les noms et leurs particularités, et fait violence aux différences.

Dans le même temps, cependant, la génération n'est pas seulement un instrument de répression mais aussi de progression. Ce terme assure la circulation rapide des noms d'auteurs dans l'espace public et offre un horizon téléologique clair à la littérature et aux auteurs. Grâce à la génération, chaque auteur peut trouver un sens historique à ses écrits et à sa présence. Indépendamment de sa réalisation individuelle ultérieure, il suffit qu'un auteur entre dans la composition de la génération pour qu'il soit d'ores et déjà pourvu d'une origine durable, plus ou moins prestigieuse. Une place lui est garantie sur la liste de la génération. Et cette liste, multipliée dans les documents officiels d'institutions et dans de nombreux articles critiques, est une figure exclusive de présence par laquelle se nourrissent (illusoirement) actualité et historicité.

4. Les générations dans la littérature bulgare sont surtout des générations poétiques. Lorsque des auteurs de fiction apparaissent également comme faisant leurs débuts, on a généralement recours à un terme plus général : par exemple, « littérature de septembre ». Mais au moment où la génération se déploie concrètement, les auteurs de prose apparaissent le plus souvent comme de simples ajouts individuels à des groupes plus larges de poètes, ou bien ils s'imposent en tant que critiques et essayistes qui conceptualisent l'image collective de la génération.

Cela est dû à la spécificité du lyrique. La poésie est un genre rapide, dominé par une parole extatique et extrême qui crée des relations éphémères mais spontanées et dynamiques entre plusieurs auteurs. Par exemple, le nombre de poètes qui font leurs débuts à tout moment est généralement supérieur à celui des auteurs de prose. Dans le même temps, les influences mutuelles, la communication orale et une participation commune à des lectures publiques contribuent à regrouper les poètes en une communauté générationnelle. Le langage poétique est une langue mobile qui réagit rapidement et tolère l'action facilement assimilable des autres langues : quotidiennes, politiques et culturelles. C'est par la poésie qu'une génération reconnaît sa langue, ses auteurs et son public.

La « génération d'avril » comme première génération

Dans son roman *Японецът и Потокът* [Le Japonais et le Torrent] (1993), Zlatomir Zlatanov écrit :

Je me souviens qu'un idiot m'avait initié de la manière la plus succincte à la situation œdipienne idiote : Sais-tu quelle est la différence entre vous et la génération d'avril ? Eux, ils ont un parti, vous, non. Oui, nous n'avions rien, nous étions la partie lésée dans la nullité historique d'un accord que nous n'avions pas conclu²¹...

Dans un article de 1977, Mikhaïl Nedelchev notait que « la génération d'avril est manifestement la dernière génération poétique jusqu'à maintenant²² ».

Si nous combinons les deux citations, nous dirons que la dernière génération n'est possible que parce qu'elle a un parti. Le parti est le garant de l'absence de génération suivante, de concurrent générationnel, de nouvelle avancée historique qui conditionnerait l'émergence de nouveaux auteurs formant une nouvelle communauté générationnelle. À l'ère de la République populaire de Bulgarie, il n'est guère de garant plus sûr du succès générationnel que le soutien du parti-État. En dehors du discours du pouvoir de l'État, aucune nouvelle dénomination générationnelle n'est possible.

La génération d'avril a été tellement imprégnée de pouvoir jusqu'en 1989, et ses auteurs tellement surexposés comme « guerriers de la cour » de Todor Jivkov, que la rationalisation du terme, manifestement, ne saurait en dire davantage que les évidences politiques.

Mais inversons la perspective et supposons que la génération d'avril soit la première génération de la littérature bulgare. Ses usages construisent rétrospectivement la vision générationnelle en elle. C'est dans les années 1960 et 1970 qu'est élaboré le modèle générationnel suivant lequel la poésie bulgare commence à être pensée.

La première édition du livre de Maxim Naïmovitch sur les poètes des années 1940 paraît en 1966 sous le titre *Едно поколение* [Une génération]. Ainsi, avant la « génération du Plénum d'avril », des communautés de prédécesseurs qui ont conduit à l'émanation des « avriliens » sont rangées dans un ordre historique. Dans les

21. Zlatomir Zlatanov, *Японецът и Потокът* [Le Japonais et le torrent], Sofia, Христо Ботев, 1993, p. 11.

22. Mikhaïl Nedeltchev, « Млада литература - 1976 », in *Id. Критически страници, оп. cit.*, p. 213.

années 1970, désormais après la génération d'avril, on commence à avoir du mal à définir de nouvelles générations qui n'arrivent toujours pas à satisfaire le « critère élevé » fixé par leurs prédécesseurs. En fin de compte, tant les prédécesseurs que les successeurs de la génération d'avril sont réunis et disciplinés dans le terme englobant de « Bulgarie d'avril ».

Par souci de précisions, soulignons que l'expression même de « génération d'avril » n'apparaît pas spontanément après le Plénum d'avril du Parti communiste, mais qu'elle a été élaborée près de deux décennies après 1956. L'histoire de l'émergence de ce terme passe par plusieurs dénominations différentes, dont les nuances témoignent de la recherche de nouveaux accents sémantiques.

À la fin de l'année 1956 et au début de 1957, Gueorgui Djagarov écrit l'article « Bonjour, jeune et talentueuse génération », dans lequel il s'adresse aux poètes qui débute alors :

Et voici qu'aujourd'hui, quand l'ambiance a changé, alors que le vent rafraîchissant du Plénum d'avril a soufflé, vous vous êtes soudain élancés vers les sommets de notre poésie, vous, un grand et fort essaim²³.

Les jeunes poètes, vus comme une volée d'oiseaux, sont directement liés à l'ozone politique favorable qui s'est installé après le forum communiste. Il est significatif que Djagarov veuille parler « non pas de chacun individuellement, mais de tous ensemble²⁴ » : c'est la vision générationnelle qui est ainsi mise en avant.

Durant les années 1960, plusieurs termes sont utilisés, notamment les expressions contextuelles de « jeune génération », « une génération », « la génération intermédiaire » (en 1970), etc. Le lien génétique avec le Plénum d'avril du Comité central du parti communiste est souligné de manière descriptive, et non emblématique. Les années 1960 marquent justement le début d'un véritable essor de la littérature critique traitant de la poésie bulgare contemporaine, essor qui s'est poursuivi dans les années 1970.

À la fin des années 1960 et au début des années 1970, la notion de « génération du Plénum d'avril » est lancée, fusionnant définitivement le parti et les poètes ayant fait leurs débuts à la fin des années 1950. Épisodiquement, l'expression de « génération de 56 » est

23. Gueorgui Djagarov, « Здравей, поколение, младо и талантливо » [Bonjour, jeune et talentueuse génération], *Литературен фронт*, 1, 3 janvier 1957.

24. *Ibid.*

également utilisée, ce qui est toutefois inacceptable pour les oreilles communistes car elle renvoie inconsciemment aussi au soulèvement hongrois de 1956. À partir du début des années 1970, les auteurs de la future génération d'avril dominent de plus en plus les institutions littéraires. L'imposition du modèle générationnel sur le formatage de la littérature de l'époque est également attestée par le fait que la maison d'édition Народна младеж [Jeunesse populaire] lance une collection de choix de poèmes de divers auteurs intitulée « Génération ».

C'est au milieu des années 1970 que le terme de « génération d'avril » est utilisé et s'impose pour la première fois. La dénomination de cette génération de poètes est ainsi épurée pour devenir une métaphore. Le mot manifestement « non poétique » de « plenum » est abandonné au profit d'un sens qui glisse vers l'allégorie de la nature (le printemps, le mois d'avril, etc.) et de l'histoire (le soulèvement d'avril 1876). Le terme est souvent corrigé en « génération d'Avril 1956 ». La majuscule tente, par la grammaire, de charger sémantiquement le mois, de le transformer en une grande métaphore, en symbole total. En 1976, on célèbre le 20^e anniversaire du Plénum d'avril, et cet anniversaire s'accompagne d'une commémoration solennelle, d'une sélection et d'un recensement officiels des représentants de la génération d'avril rassemblée dans sa première liste représentative, l'*Anthologie Poètes d'Avril* (1976).

Petit à petit, dans les années 1970 et 1980, les utilisations extensibles de la métaphore « d'avril » franchissent toutes les frontières de l'arbitraire politico-critique. Anthologies *Poètes d'Avril*, *Cœurs d'avril*, collections et livres d'auteur « Horizons d'avril », « La littérature et la critique d'avril », « Sur l'autoroute d'avril du temps » : autant de titres qui rassemblent de plus en plus de textes et de noms de poètes et de critiques, pour qu'on en arrive à la conclusion du leader de la génération d'avril de l'époque, Lioubomir Lev-tchev :

L'expression « génération d'avril » doit certainement disparaître. Il y a une Bulgarie d'avril, il y a une littérature d'avril, il y a une justice d'avril : c'est ça, l'important ! Et ils ne peuvent être le « brevet » d'une seule génération²⁵.

La génération d'avril crée la Bulgarie d'avril pour détruire toute génération qui n'est pas d'avril et *vice versa* : la Bulgarie d'avril crée la

25. Voir l'interview avec Lioubomir Lev-tchev dans *Априлски кръгозори* [Horizons d'avril], Sofia, Български писател, 1981, p. 467.

génération d'avril pour détruire toute Bulgarie qui n'est pas d'avril. La fin des générations et la fin de la génération.

Aucune génération poétique de la littérature bulgare ne peut se comparer à la « génération d'avril » en termes d'influence politique et de réussites sociales. Dans une large mesure, c'est précisément ce succès des « avriliens » à l'époque de la République populaire de Bulgarie qui discrédite la notion de « génération » aux yeux des générations suivantes. Mais ceux qui déburent durant les années 1990 redécouvrent, non sans réserves et sans incohérence temporelle, la terminologie générationnelle²⁶.

Épilogue sans nouvelle génération

Tout ce qui précède fait apparaître comme assez problématique l'idée selon laquelle le rythme des changements littéraires et historiques peut être décrit par le remplacement successif d'une génération par une autre. On peut constater pendant une assez longue durée une situation sans (nouvelle) génération en poésie. Dans des périodes comme celles-là, le modèle générationnel ne fonctionne tout simplement pas contrairement au fonctionnement actif d'autres modèles et discours : principe de la personne, de l'unité nationale, de l'opposition de classe, de l'unité sous la bannière du parti, etc.

Comme nous le montre la période comprise entre 1956 et 1989, l'État totalitaire, par la légitimation politique et idéologique de la « génération d'avril » qu'il investit d'un pouvoir, empêche l'émergence et le développement publics de nouvelles générations

26. Textes sur la génération des années 1990 dans la littérature bulgare : Miglena Nikoltchina, « Какво се случва в новата българска поезия » [Que se passe-t-il dans la nouvelle poésie bulgare], *Литературен вестник*, 24, 20-26 juin 1994 ; Plamen Doïnov, « Българската поезия преди и след това » [La poésie bulgare avant et après], *Литературен вестник*, 25, 26, 27, 1994 ; Plamen Doïnov, « Годината на дебютите обособи ново поколение? » [L'année des débuts a constitué une nouvelle génération ?], *Демокрация*, 16 janvier 2001 ; Yordan Evtimov, « Защо съществува или не съществува поколение на 90-те? » [Pourquoi existe-t-il ou n'existe-t-il pas de génération des années 90 ?], *Литературен вестник*, 11, 21-27 mars 2001, etc. En français : Marie Vrinat-Nikolov, « La littérature bulgare de l'après-1989 », *Études*, septembre 2007 ; *Ead.*, « Éloge de la rupture : la littérature bulgare du XXI^e siècle et ses nouvelles esthétiques », in Clara Royer & Petra James (éd.), *Sans faucille ni marteau, Ruptures et retours dans les littératures européennes post-communistes*, Berne, Peter Lang, 2014, p. 273-287.

poétiques. Elles paraissent présentes, tentent de se faire connaître et de se décrire elles-mêmes, présentent les caractéristiques spécifiques d'une poétique différente, d'un type différent de dispositions culturelles, vision du monde et comportement langagier, mais elles ne parviennent pas à développer pleinement leur image publique collective et leur identité discursive. Au sein de la République populaire de Bulgarie, elles conservent le statut de générations potentielles comme les poètes de la « lyrique silencieuse » ou des générations bloquées et floues (« reléguées »), comme la première génération des années 1980.

La doctrine et le système du réalisme socialiste formatent le champ littéraire pour que le milieu générationnel soit géré avec succès au point que le changement de génération soit la conséquence directe d'une consécration de chaque nouvelle génération par le Parti-État. Ainsi, la crise et le changement de régime interne – du tchervenkovisme au jivkovisme entre 1956 et 1962 – sont le catalyseur de l'émergence et de la consolidation de la nouvelle « génération d'avril », qui, durant près de deux décennies, dirige les institutions littéraires les plus influentes de la République populaire de Bulgarie et qui, dans les faits, ne permet pas le plein développement des générations suivantes jusqu'en 1990. Cela ne veut pas dire, cependant, que ces générations « étouffées » ou « refusées » étaient mort-nées. Au contraire, l'inachèvement de leur expression en tant que sujets collectifs est ce qui développe précisément leurs caractéristiques et pratiques textuelles alternatives leur permettant de changer la langue poétique bulgare en jetant rétrospectivement les fondements de leur construction littéraire et historique en tant que générations. C'est ainsi que se manifeste ce paradoxe important : les générations bloquées se réalisent en tant que sujets collectifs précisément par leur résistance linguistique au refus du système de les reconnaître en tant que générations.

Nouvelle université bulgare

Traduit du bulgare par Marie Vrinat-Nikolov